
JAMES CARLOS BLAKE
LA LOI DES WOLFE
RIVAGES/NOIR

Qui croirait que des gangsters puissent écrire une thèse sur Hemingway ou Alexander Pope ? C'est pourtant ainsi que les choses se passent dans la famille Wolfe où on est trafiquant de père en fils au sud du Texas, mais où tous font des études. A une exception près : le jeune Eddie Gato Wolfe ne voit guère l'utilité d'étudier, il a soif d'aventure. Il franchit donc la frontière et se fait embaucher par un cartel mexicain aux règles de fer. Mais sa fougue lui joue des tours et il succombe bientôt aux charmes de Miranda, la maîtresse attitrée d'un des chefs. La chose à ne pas faire et le début des ennuis.

Dans l'esprit de *No Country for Old Men* ou de *Sicario*, James Carlos Blake consacre une série de romans criminels au clan Wolfe. *La Loi des Wolfe* est le premier volume publié chez Rivages.

Du même auteur
chez le même éditeur

Les amis de Pancho Villa
L'homme aux pistolets
Crépuscule sanglant
Dans la peau
Un monde de voleurs
Red Grass River
La Loi des Wolfe
La Maison Wolfe

James Carlos Blake

La Loi des Wolfe

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuel Pailler

Collection fondée
par François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Titre original : *The Rules of Wolfe*

© James Carlos Blake, 2013
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2014
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3954-9

En mémoire de Juan Cano Blake

« Tu auras de quoi te repentir, mon garçon.
C'est ce qui peut arriver de mieux dans la vie.
Tu peux toujours décider si tu te repens de ceci
ou de cela. Mais l'important, c'est d'avoir de quoi. »

Ernest HEMINGWAY,
Le dernier beau coin du pays

« … Jeunes gens irréfléchis que leur santé
rendait féroces et que leur allié le temps
armait jusqu'aux dents. »

Philip ROTH, *Exit le fantôme*

« Rien n'est en soi bon ou mauvais ;
tout dépend de ce qu'on en pense. »

William SHAKESPEARE, *Hamlet*

« La vie, c'est un embêtement. La mort, non.
Vivre, sais-tu ce que ça veut dire ?
Défaire sa ceinture et chercher la bagarre. »

Nikos KAZANTZAKIS, *Zorba le Grec*

Prologue

Rudy et Frank

Eddie Gato nous avait suppliés de l'emmener en mission l'hiver dernier, mais on avait dit non. Cela faisait des mois qu'on avait cette discussion avec lui. D'autres dans la famille aussi. Eddie disait que personne d'autre ne le saurait – on le garderait pour nous. Frank lui répondait qu'on ne fonctionnait pas comme ça, pas entre nous, et que s'il ne le savait pas encore, il lui restait des choses à apprendre.

Frank est mon grand frère. Eddie est notre cousin, et il a juste dix-neuf ans.

– J'ai tout ce qu'il faut pour cette mission, disait Eddie, et ça, vous le savez, les gars.

Il avait bien ce qu'il fallait, pas de doute là-dessus, et je comprenais sa frustration. Mais ce n'était pas la question. Pour la énième fois, je lui répétai que s'il voulait vraiment travailler avec nous, il devait s'en tenir aux règles.

– Mais ça fait trois ans de plus à attendre, protesta Eddie.

– C'est comme ça que ça marche, répondit Frank en caressant sa moustache de son air fatigué.

– J'emmerde les règles, lâcha Eddie en se dirigeant vers la porte, marmonnant quelque chose qui ressemblait fort à « et vous deux aussi ».

Je lui demandai « Pardon ? » mais Eddie s'en alla, en claquant presque la porte.

Frank avait raison. Le petit avait des choses à apprendre.

Nous autres les Wolfe, nous formons une grande famille. La moitié d'entre nous vit à Cameron County, au Texas, et les autres à Mexico, pour la plupart. Nos parents de Mexico possèdent deux sociétés d'investissement et sont associés dans l'une des plus grandes banques du pays. Ils figurent aussi parmi l'élite de la capitale, mais comme certains d'entre eux portent le prénom ou deuxième prénom de « Jaguaro », leurs amis se moquent d'eux, disant qu'ils sont en lien avec l'organisation occulte de Los Jaguaros, réputée pour être un important fournisseur d'armes de certains cartels criminels. Les Wolfe mexicains prennent bien ces plaisanteries amicales, et ont souvent exprimé le souhait que leurs propres affaires puissent un jour être aussi rentables que celles des Jaguaros.

La vérité, c'est qu'ils sont effectivement les Jaguaros, et nous, les Wolfe du Texas, nous leur fournissons une grande partie de leur marchandise ; de plus, il nous arrive de livrer directement les acheteurs. C'étaient leurs armes qu'on transportait, Frank et moi, pour cette mission de janvier, la fois où Eddie nous avait suppliés de l'emmener.

Le chargement comprenait trois caisses de pistolets HK-9 et deux de fusils d'assaut M-4. L'acheteur était une organisation de Tuxpan appelée Los Cuernos, une

petite bande réputée en lien avec le cartel du Golfe. C'était la première vente des Jaguaros aux Cuernos, et nos parents avaient bien insisté sur ce point, pour qu'on redouble de précautions. Mais on fait toujours attention, que ce soit la première ou la dixième livraison. On connaît notre travail.

Le transfert était prévu pour minuit, à huit cents mètres au large et une vingtaine de kilomètres au nord de Tampico. Les Cuernos avaient reçu l'instruction d'y arriver avant nous, dans un bateau de pêche à la crevette aux filets déployés, avec trois feux verts attachés verticalement à la proue. On était dans un petit chalutier, immatriculé sous un faux nom au Mexique, avec une coque modifiée pour améliorer le tirant d'eau et la vitesse, et deux moteurs Hemi qui vous catapultaient en avant lorsqu'on mettait plein gaz.

J'étais au gouvernail et Frank scrutait l'horizon avec les grosses jumelles 180 x 70, à la recherche des lumières vertes. On s'approchait du point de rendez-vous. Une brise de terre fraîche apportait l'odeur âcre des estuaires. Le ciel était incrusté d'étoiles. Un croissant de lune ambré surplombait la terre obscure. Le chalutier à crevettes aurait dû être en vue depuis le temps, mais le seul navire à l'horizon était un tanker.

Ça ne nous plaisait pas beaucoup, et je nous arrêtai à un kilomètre du point convenu. On avait chacun un Browning 9 à la ceinture, et dans la cabine du pilote, il y avait une paire de fusils à pompe Mossberg calibre 12 chargés à la chevrotine. Moteur au ralenti, on flottait tranquillement sur les vagues. Frank continuait à scruter le sud avec ses grosses jumelles.

Puis on entendit un faible bruit de moteur qui accélérait, près de la rive sombre. Ensuite, un grondement caractéristique : il se dirigeait vers nous.

– Un hors-bord, dit Frank. C'est un piège.

Il éteignit les lumières, je virai à tribord et lançai les Hemi. La proue se redressa soudain, l'accélération nous rejeta en arrière et on fila vers une barrière d'îles rocheuses qui délimitaient un lagon. Frank jeta un œil au GPS et m'indiqua en criant la crique la plus proche. Les autres avançaient sans lumières, eux aussi, et on ne les voyait toujours pas sur la côte sud – mais on savait qu'ils voulaient nous intercepter. Ils auraient pu le faire, facile, si le point de transfert avait été plus loin ou si on avait commis l'erreur de s'approcher d'eux avant de s'arrêter. Si on avait fait ça, ils nous auraient eus. Mais c'étaient des cow-boys. Le genre à foncer en tirant dans le tas, pour flinguer vite.

En approchant de la crique, je dus ralentir. Mon estomac se noua en entendant le rugissement du bateau qui se rapprochait. Les types étaient assez près maintenant pour qu'on reconnaisse un hors-bord militaire, mais impossible de savoir combien ils étaient dessus.

Tandis que je m'engageais dans la passe, ils ralentirent et ouvrirent le feu au fusil automatique. Les balles frappèrent la cabine du pilote, trouant les vitres. Puis on se retrouva dans le lagon, hors de vue – et la question était maintenant : est-ce qu'ils connaissaient les lieux aussi bien que nous ?

Le lagon était entouré de buttes couvertes de palmiers, mais le canal principal était à ciel ouvert : j'y voyais assez pour rester dessus. Je zigzaguai autour des arbres, passai deux chenaux plus étroits et je pris

le troisième. Je coupai le moteur et le bateau s'arrêta contre une racine dans la mangrove, à l'ombre de la végétation.

Si les types connaissaient l'endroit, ils la joueraient fine, en postant quelqu'un à l'embouchure et en faisant la tournée des canaux, le long de la berge extérieure, là où on aurait pu filer. On avait un plan pour ça.

Mais non, ils nous suivaient toujours, avançant lentement sur le canal principal, dans le grondement du moteur. Des cow-boys. Peur de rien.

Frank prit dans un casier un projecteur réglable et l'accrocha à sa ceinture, puis il me tendit un pistolet à fusée et l'un des Mossberg. On aurait pu éclater de rire, ils ne nous auraient pas entendus, avec le bruit de leur moteur. Frank sortit en vitesse du bateau et je l'imitai, dans le grouillement des crabes qu'on écrasait sous nos bottes. On se mit en position, en hauteur, à moins de dix mètres l'un de l'autre. De là, on voyait le canal principal. Je m'accroupis à côté d'un palmier incurvé, avec une vue dégagée sur le ciel.

J'entendis le bateau qui se rapprochait. Soudain, sa forme sombre apparut à la sortie d'un méandre.

Quand il arriva devant moi, à moins de dix mètres, je tirai avec le pistolet à fusée. La détonation fut étouffée par le bruit du moteur.

La fusée, rapide, explosa à quinze mètres de haut, illuminant violemment les cinq types qui levèrent instinctivement les yeux vers la lumière aveuglante, bouche bée – et on commença à tirer, sans relâcher la détente, pompant le plus vite possible en rafales. À si courte portée et sans protection, ils n'avaient pas la moindre chance. Les chevrotines les déchiraient, leur

arrachaient des morceaux, éjectant la plus grosse partie de la tête du pilote – qui tomba sur le levier d'accélération : dans un rugissement, le hors-bord vira vers la rive d'en face, le nez à la verticale, presque sorti de l'eau, avant de se renverser et de retomber dans le chenal dans un grésillement de vapeur et des éclaboussures incroyables.

Ils n'eurent pas le temps de tirer un coup de feu. Tout était terminé avant même que la fusée parachute retombe sur un palmier, crachotant encore un peu avant de mourir. Et l'obscurité nous enveloppa de nouveau.

Frank alluma le projecteur, le tenant d'une main, le pistolet dans l'autre. Il fit passer son rayon sur les types, l'un après l'autre. Tous gisaient dans des positions bizarres sans bouger ni émettre un son. Posant le Mossberg, je descendis vers la berge, sortant mon Browning. L'arme au-dessus de la tête, je pataugeai dans le canal, de l'eau jusqu'à la poitrine, puis j'émergeai péniblement, remettant mon arme à la ceinture. Frank braquait la lumière sur le corps le plus proche. J'entrepris de le fouiller.

C'était le troisième qui avait l'argent. Une liasse de dollars. Par la suite, la somme s'avérerait correspondre exactement à ce qu'ils devaient nous payer. Alors, pourquoi cette arnaque ? Une idée de leur chef ? Ou alors, ils avaient pris cette initiative pour l'impressionner en volant notre chargement ? Ou c'était lui qu'ils trahissaient ? Qui sait ? Ça n'avait pas d'intérêt pour nous. C'était une bande mexicaine : un problème pour les Jaguaros. On leur dirait ce qui s'était passé, et ils prendraient le relais.

Une voix éraillée fit soudain « *Mátame… por amor de Dios* ».

Frank éclaira un type étendu sur le dos au pied d'un banc de sable, les jambes dans l'eau. Un des deux que je n'avais pas fouillés. Il avait la plus grande partie du côté arrachée, révélant un fouillis de côtes et de viscères. Incroyable ce à quoi un corps peut survivre, au moins un petit moment. C'était à peine plus qu'un gosse, dix-sept, dix-huit ans. Un gosse tout prêt à nous tuer.

« *Por favor… los jaibos. Me van… a comer.* »

Il avait raison. On entendait le grincement et le cliquetis des crabes qui s'approchaient dans l'ombre. Qui convergeaient sur une proie fraîche. Ils commenceraient à le manger encore vivant.

Je sortis le Browning, l'armai et pointai le canon à quelques centimètres du front. Il leva les yeux pour le contempler. Et je tirai.

Je l'aurais fait de toute façon. Quand on passe un accord, on s'y tient. Règle d'or. On tient sa parole, on ne trahit pas. On respecte sa part du marché et on attend des autres qu'ils fassent de même. Dans le cas contraire, on a le droit de traiter les autres, tous les autres, comme bon nous semble, histoire de régler l'affaire.

Non : on a plus que le droit. On est obligé. Sinon, la règle n'aurait aucun sens.

Comme toujours après une mission près de Tampico, on passa là-bas les quelques journées suivantes. C'est une ville agréable et détendue, parfaite pour retrouver sa sérénité. De bons dîners à base de gastronomie locale, beaucoup de danse avec plein de filles

sur les plazas, au son de la musique *tierra caliente*, et quelques bordées dans les cantinas. Au total, on s'en paya une bonne tranche.

À un moment, il nous vint à l'idée que c'était la première fois qu'on avait eu des ennuis sérieux lors d'une mission à Tampico. Et Eddie Gato, bien sûr, aurait adoré ça.

Ensuite, je rentrai à la maison avec Frank et là, on nous apprit toute l'histoire de la dispute familiale. Eddie était parti depuis longtemps.

SONORA

Vendredi

1

Eddie

Eddie Gato Wolfe observe le panache de poussière qui s'élève du sol miroitant de chaleur dans le lointain, et semble venir vers lui tel un fantôme du désert. Eddie ne s'explique pas l'impression sinistre que cette vision lui inspire. Il n'est pas du genre à avoir des craintes imaginaires, et d'ailleurs, il sait que la poussière vient d'une caravane de voitures qui amène les hommes du Chef. Pourtant, il ne faut jamais négliger un mauvais présage – un pressentiment, une intuition, un instinct, comme on veut. C'est une règle. Cela dit, sa famille a beaucoup de règles, et même si certaines sont plus profondément enracinées en lui qu'il ne le croit, il y en a une qu'il a refusé de respecter. Voilà pourquoi il est là, en cette fin d'après-midi d'été, sur cette tour de guet de Rancho del Sol, dans le désert, très loin de chez lui.

Soudain, cette impression fantomatique disparaît. La poussière n'est plus que de la poussière, qui passe sur la terre empierrée et brûlée de soleil, avec ses

broussailles, ses cactus et ses arbres squelettiques. Eddie Wolfe se reproche son hallucination momentanée. Il baisse ses jumelles et crie dans la cour « Les voilà ! »

Flores, le chef de la sécurité, donne des ordres, et ses hommes arrêtent de conter fleurette aux servantes et prennent leurs postes en vitesse. Les serviteurs aussi. Les hommes de la sécurité sont armés d'AK, les gardes du ranch de M16. Dans sa tour, Eddie Gato sert une mitrailleuse de calibre 50 à balles perforantes.

Pendant un peu plus de deux mois, les seuls habitants de Rancho del Sol ont été Eddie Gato et les trois autres gardes, plus un vieux couple marié qui fait la cuisine, la lessive et d'autres corvées, ainsi qu'un jardinier d'âge indéterminé qui se tient à l'écart. Puis, quatre jours plus tôt, le ranch a été informé par Culiacán qu'un groupe d'invités arriverait vendredi. Le lendemain matin, une équipe de servantes et d'autres domestiques est arrivée du village de Loma Baja pour commencer à préparer les lieux. Loma Baja, à une quinzaine de kilomètres du rancho mais sur la propriété, longe le seul terrain adapté à l'atterrissage du petit jet privé du Chef ; le seul autocar du village a été fourni par le Chef pour le transport des serviteurs vers le rancho. Autrefois village de chevriers, Loma Baja n'existe plus que pour fournir de la main-d'œuvre occasionnelle au rancho, pour entretenir la piste d'atterrissage et le garage attenant, qui abrite la Cadillac Escalade du Chef.

Le fringant Flores et son équipe sont arrivés mercredi, avec des techniciens des transmissions et leur

matériel. Ils ont tous pris l'avion de Culiacán à Ciudad Obregón, arrivant au rancho dans six 4 x 4 de différents modèles, à vitres teintées. Flores a posté deux paires de gardes armés en bord de route à vingt et dix kilomètres à l'ouest de Loma Baja, et deux autres hommes sur la piste menant du village au ranch, où il a aussitôt installé un périmètre de sécurité. Puis, la veille, sont arrivés les camions avec leurs grosses cargaisons de nourriture et d'alcool, plus un cuisinier et ses aides.

Et maintenant, sous les tourbillons de poussière, voici qu'arrivent les invités.

Flores a informé le personnel que le Chef a été retenu par des affaires de dernière minute et qu'il ne sera pas là avant demain midi, heure à laquelle lui et son frère, El Segundo – le commandant en second de la Compagnie –, arriveront en jet à Loma Baja.

Eddie Gato, qui a eu vingt ans en mai, est le plus jeune des quatre gardes du rancho ; c'est aussi l'un des deux plus récents, l'autre étant Neto Rincón, vingt-deux ans. Tous deux sont ici depuis quatre mois. Javier Monte, vingt-deux ans aussi, est ici depuis dix mois, et le capitaine des gardes Jorge Santos, âgé de vingt-sept ans, depuis plus de six ans.

Il n'y a vraiment pas besoin de gardes contre les voleurs. Les rares habitants de la région savent tous à qui appartient le rancho, et personne n'oserait y voler quoi que ce soit, même s'il était désert et grand ouvert. Mais il faut impérativement se protéger contre des infiltrés susceptibles d'y installer des appareils de surveillance ou des explosifs. L'armée. La police. Des entreprises concurrentes. N'importe qui.

Les quatre gardes se relayent par périodes régulières de huit heures dans la tour de guet : tous les quatre jours, l'un d'eux a une journée de repos complète. Pendant les heures hors service, de nombreuses distractions sont à leur disposition. Le rancho possède une piscine, des billards, une bibliothèque, la télévision par satellite. Il y a des jeux vidéo et une grande collection de CD et de DVD, des derniers films d'Hollywood à la meilleure pornographie du marché. Il y a aussi un petit gymnase, et un stand de tir derrière la maison. La cuisine est toujours bien fournie et la vieille femme est bonne cuisinière. Pour satisfaire leurs besoins sexuels, les gardes peuvent se rendre à Loma Baja et profiter de ses quelques putains assez quelconques.

Cependant, il existe quelques restrictions sévères. Les gardes n'ont pas le droit de détenir un passeport, et toute possession clandestine est passible d'un châtiment expéditif. Il n'y a pas de ligne de téléphone au rancho, et, même s'il existe un relais cellulaire sous la forme d'un mât où est hissé le drapeau national, les gardes n'ont pas l'autorisation de posséder des téléphones portables, et n'ont pas le droit d'utiliser ceux fournis au vieux couple pour contacter la Compagnie, et qui sont détruits après chaque appel. L'usage de drogues est rigoureusement interdit, et les gardes ne peuvent détenir de l'alcool dans l'enceinte. En l'absence du Chef, l'imposant bar du bâtiment principal est verrouillé, et sur son ordre, l'unique cantina de Loma Baja a été rasée il y a des années, et le village a reçu une consigne d'abstinence. Les gardes ne peuvent boire que leur jour de congé, et ailleurs qu'au rancho et à Loma Baja ; le vieux couple a la consigne

stricte de signaler tout homme qu'il soupçonnerait d'être ivre ou de détenir de l'alcool dans l'enceinte. Pour leur jour de congé, les gardes se relayent généralement pour aller à Ciudad Obregón dans l'une des Jeeps de la propriété. La ville est à cent kilomètres à vol d'oiseau, mais le trajet réel fait presque le double, à cause de la piste qui serpente jusqu'à la grand-route, soit presque trois heures. L'hôtel Rey d'Obregón accueille gratuitement les gardes. Outre son excellente cantina, l'hôtel dispose d'une gamme de putains résidentes plus attirantes que celles de Loma Baja – mais pas tant que ça, aux yeux d'Eddie Gato.

Eddie et Neto ont été informés de ces règles avant d'accepter le travail, et à leur arrivée, ils ont été fouillés ainsi que leurs bagages, et le capitaine des gardes Jorge Santos leur a conseillé de prendre ces consignes très au sérieux. Un garde ivre ou drogué constitue une menace intolérable pour la sécurité du rancho. Les deux types qu'ils remplaçaient avaient été limogés parce que le vieux couple avait senti l'alcool et passé un coup de téléphone. Le lendemain, quatre hommes de la sécurité étaient arrivés d'Obregón, avaient fouillé les quartiers des gardes et trouvé une bouteille sous un matelas. Les coupables avaient reconnu qu'ils prenaient parfois un verre dans leur chambre mais juré qu'aucun d'eux ne s'était saoulé au rancho ou au village. Le responsable avait simplement haussé les épaules avant d'emmener les deux types avec son adjoint. Les deux autres étaient restés pour assurer l'intérim en attendant les remplaçants. Pourtant, comme le Chef pensait que les gardes du ranch devaient être volontaires et qu'il refusait d'envoyer quelqu'un

contre son gré, il s'était passé presque trois semaines avant qu'Eddie et Neto soient sélectionnés.

Neto disait que les deux gardes méritaient de perdre leur boulot, mais cela l'agaçait que le vieux couple les ait balancés. D'après lui, les gardes auraient dû les menacer de leur rompre le cou s'ils caftaient.

Jorge Santos avait répondu que ce serait stupide de menacer le vieux couple. Ils doivent obéir, comme nous, avait-il ajouté. Et d'ailleurs, de qui ils ont le plus peur à ton avis, de nous ou du Chef ?

Jorge Santos raconta à Eddie et Neto une histoire sur l'une des nièces du Chef et un avocat de la Compagnie qui était également un vieil ami. Un soir, la nièce et l'avocat étaient sortis ensemble dans une boîte fréquentée et s'étaient saoulés à fond. Tout en dansant, elle avait ôté sa culotte sous les acclamations de la foule et avait fini par sucer l'avocat sur la piste de danse, devant tout le monde. Quand le Chef apprit cet incident le lendemain, il en fut gêné et extrêmement irrité. L'avocat déjeunait avec des amis quand il s'excusa pour partir aux toilettes, et ce fut la dernière fois qu'on le vit. Selon des rumeurs, il avait été traîné lentement derrière un bateau dans la mer de Cortéz, jusqu'à ce que les requins en aient fini avec lui. D'autres prétendaient qu'en réalité, son châtiment n'avait pas été si sévère, qu'on lui avait seulement coupé la queue avant de l'envoyer pour le restant de ses jours dans un petit bureau de la Compagnie au Yucatán. Quant à la fille, on disait qu'elle avait été mise dans un bordel pouilleux de Los Mochis et que n'importe qui pouvait l'avoir pour dix pesos. Elle resta là plusieurs mois, contracta une maladie horrible et fut expédiée dans un hôpital religieux, où elle

passait ses jours depuis lors, à nettoyer la merde et le vomi.

Voilà où je veux en venir, dit Jorge. Si le Chef est prêt à punir pareillement l'un de ses amis pour lui avoir déplu, s'il est prêt à punir pareillement une de ses nièces, une personne de sa famille, comment pensez-vous qu'il punira le vieux couple ? Et vous ?

Eddie Gato demanda ce qu'il était advenu des gardes limogés. À ce qu'on disait, répondit Jorge, on les avait amenés à Flores, qui leur dit que s'ils aimaient boire, il leur offrirait tout l'alcool qu'ils pourraient tenir. Il les avait fait dénuder et noyer dans des tonneaux de rhum. Les tonneaux furent ensuite scellés avec des couvercles de verre, pour qu'on puisse voir le visage des gardes, tourné vers le haut, les yeux exorbités et les lèvres retroussées. On disait que les tonneaux se trouvaient dans la cour des bureaux du Chef, à Culiacán, là où tout le monde passe et peut les voir. Une pancarte sur les tonneaux déclare « Buvez avec modération ».

On comprend facilement qu'il y ait si peu de volontaires pour garder le rancho. Les seuls ou presque sont de jeunes recrues prêtes à tout – vivre dans le désert, sans alcool ni téléphone, et se contenter de putains quelconques – pour entrer dans la Compagnie. Mais le Chef comprend la difficulté pour un homme de rester très longtemps dans un tel isolement, et il autorise la mutation de tout garde au bout d'un an. Un garde qui apprécie ce travail peut le conserver aussi longtemps qu'il le désire, mais il semble à Eddie que seul un homme d'une nature recluse, avec des besoins

minimaux, pourrait choisir de rester à un tel poste au-delà de l'année requise.

Comme ses collègues, Eddie n'est pas un gros buveur. La restriction sur l'alcool ne lui pèse donc pas. En revanche, contrairement aux autres, il ne prend aucun plaisir aux putains du village et fort peu avec celles de l'hôtel Rey. Devant leur manque de classe, il n'a pas éprouvé plus de satisfaction que s'il se grattait une démangeaison. Eddie ressent fortement le manque de filles semblables à celles dont il jouit depuis l'âge de treize ans. Toutes très jolies et d'une agréable propreté. Le jeu de l'attirance sexuelle lui manque, séduire et être séduit. Mais ce travail était la seule ouverture immédiate pour le genre de vie qu'il recherchait, et il l'a accepté avec la certitude qu'il supporterait ces privations jusqu'à son transfert vers un meilleur poste. Il vise une équipe de contrebande. S'il ne peut pas l'obtenir du premier coup, eh bien, un travail d'homme de main, de garde du corps ou d'encaisseur lui conviendra aussi. Même chauffeur de chef lui suffira, si c'est le seul poste disponible. N'importe quelle tâche sera plus intéressante que celle de garde ; en outre, cela le rapprochera de la division contrebande de la Compagnie. Et bien sûr, lui offrira l'accès à des villes plus intéressantes qu'Obregón. Des villes plus importantes, avec de jolies femmes en plus grand nombre.

Pourtant, avant d'obtenir sa mutation, Eddie doit encore supporter huit mois au rancho, et l'ennui de ce travail lui pèse déjà. Il ne porte même plus sa montre, n'ayant aucune envie de se rappeler comme le temps passe lentement ici.

« Rancho » est un terme trop faible pour cette retraite au pied de la pente occidentale de la Sierra Madre. Il s'agit d'une hacienda restaurée, une propriété coûteuse dont l'enceinte renferme plusieurs cours et un vaste bâtiment à un étage, avec des dizaines de petites suites. L'élément le plus exceptionnel de cet endroit est le ruisseau d'eau froide qui descend des montagnes – de telle sorte que même dans cette partie basse du désert de Sonora, les arbres de la cour et les jardins sont verdoyants, et la piscine toujours pleine. Les jours d'été sont bien sûr très chauds, mais à l'ombre de la sierra, les nuits sont souvent fraîches, y compris en période de canicule.

Le Chef – que les médias ont rendu célèbre sous le nom de La Navaja, mais qui est toujours le Chef pour ses gens – adore l'isolement des lieux. Il adore l'air pur et sec, si différent de la lourde humidité de Culiacán. Il adore le trésor d'étoiles de la nuit noire, et ses hurlements de loups. Il se serait plaint qu'à cause de ses affaires, il ne pouvait se rendre au rancho que quelques fois par an, et seulement trois ou quatre jours d'affilée. Mais malgré tout l'amour que le Chef professe pour l'endroit, ses intimes savent qu'il ne pourrait jamais vivre ailleurs qu'à Culiacán, où il est né et a vécu toute sa vie, dont il connaît chaque rue et chaque ruelle, et où il s'est fait connaître de bonne heure comme le meilleur assassin de l'État de Sinaloa.

C'est un havre de paix, ce rancho, impossible à approcher sans être repéré à distance, même de nuit. Si le Chef était alerté d'une attaque imminente, il serait sûr d'arriver à l'aérodrome du village avant les

assaillants, avant de disparaître dans le ciel. Au cas où cette route lui serait coupée, son frère et lui emprunteraient un itinéraire terrestre secret pour s'enfuir. El Segundo l'avait découvert lors de leur dernier passage, un matin où il était parti en Jeep avec une favorite, pour chasser la caille. El Segundo était tombé sur cette piste où personne n'avait de raison d'aller, sauf pour chasser, derrière un petit escarpement au sud du rancho : El Segundo avait d'ailleurs été le seul à s'y rendre. C'était un ancien sentier muletier venant des montagnes, pas beaucoup plus large que la Jeep. Curieux de voir où il menait, El Segundo l'avait suivi, au milieu des broussailles et des buissons. Il avait fallu plus d'une heure pour parcourir une bonne trentaine de kilomètres – la fille s'ennuyait et ne parvenait pas à s'assoupir sur son siège, tant la Jeep rebondissait. Le chemin rejoignait finalement une vieille piste minière, cabossée, désaffectée depuis longtemps. Mais El Segundo pouvait y rouler un peu plus vite, elle était droite dans l'ensemble, et une heure plus tard, il atteignait la route fédérale qui filait vers Ciudad Obregón au nord, où il était arrivé en une demi-heure.

Eddie

Dans un nuage de poussière, la caravane de voitures passe les grilles immenses et entre dans la cour principale, un 4 x 4 noir en tête, suivi d'une Lincoln blanche et d'une demi-douzaine d'autres véhicules de luxe, avec un autre 4 x 4 noir à l'arrière. Tous ont des vitres blindées et teintées. Le rock, le rap et le narco-corrido résonnent à l'intérieur, et même Eddie Gato les entend du haut de la tour.

Ils se garent en file indienne à l'ombre des palmiers et de la fontaine circulaire qui entoure une statue de sirène versant l'eau d'une conque. On coupe les moteurs, la musique, et les passagers sortent dans de grands rires. Quelques chefs en cour descendent de la Lincoln, des adjoints dirigeant divers secteurs de la Compagnie, habillés comme pour jouer au golf. Eddie repère facilement El Tiburón, le numéro trois, les cheveux toujours coupés court pour mieux montrer le côté droit de sa tête, couturé de cicatrices et dénué d'oreille. Des caïds moins importants sont venus dans deux autres voitures.

Les autres véhicules ne transportent que des femmes, jeunes et jolies sans exception, court vêtues dans leurs robes d'été légères. Des domestiques commencent à décharger les bagages des voitures et d'un des 4 x 4.

Eddie observe les invités, cherchant une certaine personne, en vain. Il en éprouve une vive déception.

Mais soudain, la voilà. La dernière à sortir. Grandes lunettes noires. Petite robe jaune mettant en valeur des jambes bronzées et élancées. Une tresse noire luisante qui lui descend au creux du dos.

Miranda.

2

Eddie et Miranda

C'est la deuxième fête qui se déroule au rancho depuis qu'Eddie Gato est là, et il l'attend avec impatience, même si elle n'est que pour les invités. Qu'ils soient en service ou pas, les gardes et les hommes de la sécurité ne sont pas conviés aux festivités.

La dernière fête a eu lieu à la fin mai et a duré quatre jours. Il y a eu le ballet des camions de livraison, l'air chargé de l'arôme de la viande rôtie. Les soirées de musique et de gaieté bruyante, les cris aigus jaillissant des fenêtres à l'étage, où se trouvent la plupart des suites. Des concours de tirs périodiques dans le patio, derrière le bar. Les lumières intérieures et les lampes de la cour brillant dans la nuit.

C'était la première fois qu'Eddie Gato voyait le Chef – un bref coup d'œil quand l'homme et son entourage étaient passés devant lui dans l'un des couloirs étroits longeant le bâtiment face à la cour. Grand pour un métis, le Chef avait une démarche d'une souplesse athlétique et des yeux noirs qui voyaient tout, même Eddie dont il croisa le regard une seconde. On disait qu'il avait la quarantaine, mais Eddie trouva qu'il faisait plus jeune. Eddie avait entendu dire que